

*Janvier ne t'aura pas à l'usure, ta mère t'a
appris à raccommoder les vieilles choses.*

Laurie Daoust-St-Jacques, *Drame d'hiver*, p. 68

RÉDACTION

Audrey-Ann Gascon, *rédactrice en chef*
Éléonore Meunier, *secrétaire de rédaction*

ÉDITION ET RÉVISION

Laurianne Beaudoin, *éditrice*
Amélie Fortin, *éditrice*
Arnaud Gagnon, *éditeur*
Camille St-Pierre, *révisseur*

INCLUSIVITÉ ET LUTTE CONTRE LE RACISME

Arily's Jia, *agente à l'inclusivité et à la lutte contre le racisme*
Sanna Mansouri, *agente à l'inclusivité et à la lutte contre le racisme*

COMITÉ DE LECTURE

Mathilde Aubriot-Bertot, Amine Baouche, Sandrine Bienvenu, Maxime Bost, Laurie Daoust-St-Jacques, Gabriel Deschamps, Malika Ferrache, Gabrielle Huot-Foche, Emmanuelle Lescouet, Sanna Mansouri, Eugénie Matthey-Jonais, Louise Nayagom, Augustine Poirier, Félycia Thibaudeau, Adriana Rosales Olivios.

AUTRICE EN RÉSIDENCE

Patricia Houle

COLLABORATION À CE NUMÉRO

Alexandre Bellemare, Charles-William Brière-Gaudet, Lénaïg Cariou, Elena Dakka, Danus, Laurie Daoust-St-Jacques, Félicia Dubé, Valérie Dunn, Anais Gachet, Frédérique Gosselin, Marilou LeBel Dupuis, Éléonore Meunier, Elisabeth Néron, Mélanie Viau.

DIFFUSION ET ORGANISATION DES ÉVÈNEMENTS

Gabriel Deschamps, *responsable*

RÉDACTION WEB

Louis-Olivier Brassard, *rédacteur web*

INFOGRAPHIE

Maude Ouellette, *responsable de la mise en page*

COUVERTURE

Aglaë Taïga (@aglaetaïga)
pastel à l'huile sur papier, 2022.

ILLUSTRATIONS

Loréna Bur (@lorenabur_)
« La maison »
stylo à bille et feutre à pointe sur papier, 2021.

IMPRESSION

Mardigràfe inc.

Le Pied est la revue littéraire des étudiant·es en littératures de langue française de l'Université de Montréal (AELLFUM).
3150 avenue Jean-Brillant, local C-8019
Montréal (Québec), H3T 1N8

PROTOCOLE DE RÉDACTION

Les textes en prose (création ou essai) soumis doivent être d'au plus 1200 mots ; les textes en vers, les textes théâtraux et les bandes dessinées ne doivent pas excéder six pages. Les textes doivent être soumis en format .doc, .docx ou .odt par courriel à l'adresse redaction.lepied@littfra.com avec « Soumission Pied - Printemps 2022 » comme objet du message. Tous les textes seront sujets à une révision littéraire à laquelle l'auteur·ice participera. L'auteur·ice doit donc être disponible pour une rencontre dans les semaines qui suivent la date de tombée. La date de tombée pour le numéro de printemps 2022 est le **4 mars 2022**.

Creative Commons BY-NC

redaction.lepied@littfra.com
www.lepied.littfra.com
@revuelepied

Dépôt légal, 1er trimestre 2022
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

ISSN 2561-3464 (Imprimé)
ISSN 2561-3472 (En ligne)

SOMMAIRE

Numéro 32, Hiver 2022

Le Pied

[Revue littéraire]

-
- 5** **liminaire : entre mes dents**
Audrey-Ann Gascon, rédactrice en chef
- 12** **4837 kilomètres entre Villeray et Tofino (2021)**
Patricia Houle, autrice en résidence
- 20** **prends moi avec du gin et un soupçon de lait**
Félicia Dubé
- 26** **Dépression saisonnière**
Alexandre Bellemare
- 34** **Littoral**
Mélanie Viau
- 36** **comment devenir une reine**
Éléonore Meunier
- 41** **Débris d'amourette**
Charles-William Brière-Gaudet
- 44** **Genet ne jouait pas à la marelle**
Valérie Dunn
- 52** **ceci n'est pas une pipe**
Danus
- 62** **Comme *La déesse des mouches à feu* sauf pas de mess
pas de dope pis un comportement irréprochable**
Marilou LeBel Dupuis
- 68** **Drame d'hiver**
Laurie Daoust-St-Jacques
- 74** **Arracher les Faux-Cils**
Elena Dakka
- 82** **nuit – Providence**
Lénaïg Cariou
- 88** **Jauger les possibles**
Anaïs Gachet
- 92** **les pimbinas**
Elisabeth Néron
- 97** **et peut-être qu'il faut se trouver l'été**
Frédérique Gosselin



liminaire : entre mes dents

AUDREY-ANN GASCON, *rédatrice en chef*

aéroport de fiumicino je regarde la voiture s'éloigner
ta main tranchante dans le rétroviseur
j'aurais dû savoir : on ne se reverrait plus

nos rires tintent au fond des verres
scintillants dans le soleil qui s'écrase
sur padova je ne goûte plus
la liqueur amère des spritz

je cueille entre mes dents
la fumée tendre de ta cigarette

piazza navona ta main atterrit dans la mienne
mais qu'est-ce que le rire d'une fille de vingt ans*
parmi les cris des pigeons
les bruissements d'ailes nerveux

tes doigts s'éparpillent
dans ma paume

place-toi ici
fate la foto
tu es belle regarde
à pisa appuyée
contre la tour
un baiser claquant
contre la joue

à siena nous rentrons
chez tes parents
j'apprends l'odeur du jardin
la texture de tes draps la lumière qui tombe
par ta fenêtre

nous laissons fondre sur nos langues
la morsure des vins épicés

en vespa le long des courbes
sinueuses je plante mes ongles
dans la peau de tes hanches

un souffle tendu
au creux de ma poitrine

***Note**

La citation est tirée du *Journal intime* de Nicole Brossard,
publié aux Herbes rouges.

4837 kilomètres entre Villeray et Tofino (2021)

PATRICIA HOULE, autrice en résidence

L'autrice souhaite souligner que la géographie de ce texte se déroule en territoires traditionnels non-cédés des Premières Nations, et que leur souveraineté est une question centrale dans le cadre de la crise écologique actuelle qui découle des modes de production capitalistes et impérialistes.

Kick out the jams, motherfuckers

MC5

à l'automne, voyage orange : 2200 km de panique et d'impulsivité dans les côtes, Charlevoix, Bas-Saint-Laurent, Chic-Chocs et Percé

puis, j'ai pourchassé les premières neiges pour les célébrer, à chaque aube je partais pour une nouvelle région jusqu'à ce que les sons s'étouffent, Abitibi Jamésie Saguenay FJORD, la Manicouagan qui se tord de rage, la route 138 comme un long concert de musique *scream* en terres volées. sur une rive désaffectée de Port-Cartier, me geler les mains en faisant du café ; je demande aux gens *c'est comment ici ? comment vous allez, cette année ?*

tour du Québec : deux mille huit cents dix sept kilomètres je sais que les chiffres ce n'est pas ce qui importe, ce qui importe c'est la pauvreté qui s'insinue dans le quotidien et qui te fait sentir de moins en moins libre. je ne veux pas de maison de reconnaissance de carrière *je ne veux RIEN*

auparavant j'étais obsédée par l'idée de bien vieillir, par l'image de mes grands-mères si vieilles et tous leurs enfants schizophrènes et autistes comme moi. j'ai décidé que je ne voulais rien transmettre, la nicotine comme un microdosage de la mort,
here for a good time not a long time

les enfants comme nous n'achèteront pas de bungalow, peut-être essaierons-nous de mouler nos corps à une vie drabe et productive mais ce ne sera que pour tout flamber et s'enfuir un matin sans laisser de note

je ne veux pas de doctorat. j'ai des goûts de luxe mais chaque fois que je m'imagine mariée avec quelqu'un de riche, j'ai mal au cœur, certains jours je suis terrorisée, je remets mon couteau à ma taille

j'ai fait 10 000 kilomètres en trois mois.

my god, tu penses que c'était l'été, qu'on a déjà eu réellement chaud ? ou bien on a imaginé la mousse sur les cèdres géants de l'Ouest, comme on a imaginé nos corps attirés par le vide et l'air marin ?

[note de bas de page : ces forêts anciennes qu'on coupe pour faire des choses même pas solides et dont les sols sont des écosystèmes intriqués et infiniment complexes]

Lettre d'intention :

« Français écrit et oral impeccables » c'est ça qu'ils demandent dans l'annonce. médicaments gin tonic quatre poffes je parle comme une charrue et me brosse les dents trois fois par jour ; mes fellations sont respectables.

ce soir : maybe get high faire une poutine écouter Netflix ne pas me couper les cheveux, et changer l'eau de mon serpent. Plier ma brassée, mais juste si ça me tente.

*c'est drôle jusqu'à maintenant j'agissais comme si
la folie n'était qu'externe, je ne savais pas encore
à quel point ça pouvait tourner dans ma tête,
comment la peur s'immisce, la peur de ne pas
savoir différencier la réalité, ce qui a été dit
versus ce qui a été pensé je vous déteste*

je suis une télé cathodique, 1995, désuète

je sais que c'est l'ajustement à mon
nouveau médicament qui fait la plupart de
mes symptômes les nausées les petits
tremblement de mains mes maladresses,
mes chevilles un peu tordues, ma colonne
qui se tasse toujours vers la gauche et qui
jouit ridiculement.

*we will roam the Earth before it collapses under
our feet*

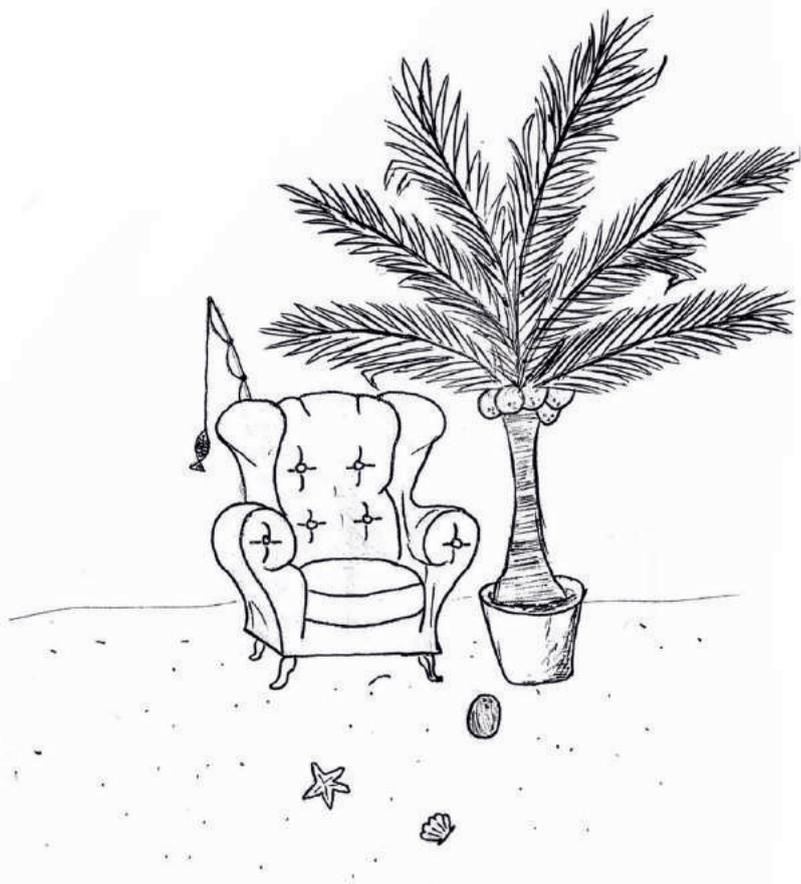
c'est ça que nos parents ne comprennent pas, cette solidité de la vie qui allait les attendre après leurs années de débauche. on a grandi dans les razzias du Dollorama et les pulsions de consommation font sens maintenant, ma peau est recousue et dans la nuit oui j'ai lancé mon iPhone de toutes mes forces sur un mur en brique je ne veux. plus rien. j'ai le vestibule rigide le Paypass facile

sous les imprécations du capitalisme sauvage et de toutes les santés mentales défaillantes, benzodiazépines.

on a la chienne, y'en a qui font des affaires pis nous on est juste figé-es pendant les *riots* aux States les *riots* dans nos têtes.

la fille voulait surtout rider une belle tercel

toi c'est quoi tes critères babe ?



prends moi avec du gin et un soupçon de lait

FÉLICIA DUBÉ

pendues aux arbres
comme des enfants
on a du sable plein les culottes
la bouche en *caipirinha*

cache-cache sous les amanites
les côtes cassées
parce que j'ai trop ri

une main dans ton pantalon
je cherche une issue
étrangère des lieux les plus familiers
pardonne l'innocence de mes gestes

désolée
je viens mêlée bin raide

t'as un sourire en coin
et le supplice pogné dans la gorge
diaphane accrochée à mes chevilles
pour ne pas perdre un instant
la valse amazonienne
qui me monte jusqu'au cou

tu me rappelles les dimanches matins
(sabotage à six heure tapante)
je pleure toujours les dimanches matins

bons sonhos meu amor

trop tôt
on m'a appris quoi faire
les évidences se perdent sur moi
je connais peu de mots
décrire l'abîme de mon crâne
j'aseptise
tout ce qui s'y trouve

j'ai cleané ma chambre
maman sera contente

la récré finie
je vivrai dans une maison
poserai des fruits sur tous les murs
ferai semblant d'avoir honte
quand la visite passe

les oranges
quelques fruits du dragon
des framboises pitchées un peu partout
objecto magnífico em
que nascemos cada dia

les *telenovelas* à la télé
pour muter mon drama

ma haine fume
part en artifices
à cause de toi
jaywalker est moins le fun

j'ai jamais fait exprès
de rester en vie

Dépression saisonnaire

ALEXANDRE BELLEMARE

Déconstruire le miroir un côté à la fois : « *Objects in mirror are closer than they appear* » dis-je. Maman pensait qu'à ses trousses était la lune : « Regarde, fils. La lune me suit partout où je vais » me disait-elle. Moi j'entendais : je ne t'aime pas car je suis moi. Elle a jamais spécifié qui était ce moi. Je pense qu'en vérité ça voulait dire : je t'aime tout croche. Ou un truc dans le genre, fait que c'est ça qui est ça qui est rien perdu en pleine rue en plein hiver en pleine guerre le tout en sautant le point et les virgules de temps en temps par souci de réalisme (aussi lunatisme à ses heures). La lumière des lampadaires en frange de tempête de neige au coin de mon champ de vision où je fais revivre un hiver en bonne et due forme wow oublier est un réflexe court. Mes écouteurs me rouspètent Kanye West au fond des oreilles et moi je m'arrête dans une ruelle pour y pisser à l'abri des regards. De mon jet brûlant, j'écris dans la

neige propre le diminutif de mon prénom : Alex. Et je pense à Kanye qui me rappe dans les oreilles, oui. Je me dis comme à un cinglé : *i hate being bipolar it's awesome*. Je me secoue le sexe avant de le reranger dans mon pantalon, et la ruelle cède sa place à la rue qui revient dans le décor en engloutissant la tempête sous le peu de lumière que j'ose redécouvrir. Et moi, orphelin en 1 000 000 de chapitres paginés à la mauvaise page dans le bon ou le mauvais livre à tâter la pulpe des heures qui gueulent des corps auxquels on ne fait plus l'amour si ce n'est qu'en fable. Dans l'esclave du trop-plein, dans ce qui est trop mais trop sombre, en marge de la marge, une fois de temps en temps : mourir en reste. Et par la fenêtre sale des rues, j'aime défenestrer le fils de ma mère juste pour voir la rue déchirée sa présence en ma présence. Un poème genré dans ses bleus si la mélatonine que mon cerveau sans domicile secrète à double tranchant est vengé de paysage lunaire, re-oui. Mon domicile est un pronom qui ne s'accorde plus pour empêcher le poème d'être un poème. Exemple : _____ à la troisième personne du singulier. Soit : elle. Elle tout court. Son corps de paysanne séquestré dans sa féminité. Sa voix qui hustle

mon moment présent à partir du souvenir comme une voix de GPS me disant que le bonheur c'est un chemin et pas une destination pour que je continue à tourner en rond au son de sa voix tragique, comme si le poumon de mon enfance respirait à travers une paille en attendant que le Seroquel fasse effet pour éviter que je me croise dans la rue : « Avant d'être une mère, je suis une femme » disait maman au lieu de me souhaiter *Bonne nuit*. Mais moi j'aime et quand j'aime rien ne va plus. Et janvier et son drôle de sens de l'humour me forcent à zieuter pendant que mon hiver se consume comme une cigarette king size allumée à l'envers. Et mes condoléances slaloment entre mes humeurs en réponse à tout ça. Et mon boy Sisyphe pousse son rocher comme moi je pousse la même porte çà et là. Et je suis mes propres monstres de dessous de lit même si en même temps je suis un génie dans une bouteille qui aurait été tabarniquée à la mer par déni ou par envie ou par paresse ou par amour avec un grand « A » : « Aide-toi aime-moi aime-toi aide-moi. » Un exercice de diction qui a jadis fait ses preuves en fonction des dommages collatéraux engendrés si trop pris au pied de

la lettre. La lettre est un « v » ; à moins que ce ne soit un « i » ; ou peut-être un « d » ; un « e », je ne sais trop. Pis en vrai, je veux pas savoir. J'aime mieux continuer à marcher la rue de mes nuits, et dans mon poème, ça marche comme dans *On va-tu prendre une marche ensemble* sans jamais vraiment y aller car *On* exclut la personne qui parle, oui. Je vais mettre les points sur les « i » et les barres sur les « t » dès que possible. Pour le moment, force est d'admettre l'enfance d'une erreur.

Se coucher dans le passé comme dans un lit
pas faite.

Arbitrairement comme un paria. Ça recommence comme ça. Dans un cul-de-sac en forme de poème. Paysage de l'exact un peu vague. Un texte houleux qui tangue un brin vers la droite. Mais c'est peut-être juste une impression. Je le feel comme ça mais ça veut pas dire que c'est ça : ça. Et j'ai un cheveu dans la bouche. Et ça me fait zozoter en vain. Je dis : « Ze t'aime » et aussitôt je me trouve idiot. Je me regarde vieillir à travers le miroir et je dis : « Mon père est plus fort que le tien » avant de rétorquer : « Mais je suis mon propre père ». Je ferais pas semblant juste pour faire semblant. Ce serait vraiment d'une hypocrisie sans nom. Je n'ai plus de nom, alors. Ne m'appelle donc plus. Ça a l'air de ça : ceci ou cela. Sans dire quoi. Sans dessin. Cette colère est une liberté de par son manque flagrant de précision. Ça a l'air de ça, encore une fois ceci ou cela, peu importe. Cette liberté est une violence. Bref, utilise le « tu » et ce sera ça. Je sais que t'aimes mieux le « je » car moins adapté à la violence il est mais bon, fait un effort. On a cette drôle de poésie à écrire, et elle ne s'écrira certainement pas toute seule, non. Mon monde est une fenêtre décorée de givre. On fait pas toujours ce qu'on veut et tu

le sais mieux que quiconque dans cette
impossible vie : tu es l'ennemi.

(en minuscule car je me sens minuscule)

*

mouroir, mouroir : dis-moi qui est le plus beau cadavre de la ville sans raison et engendré par une suite de synchronicités passé/présent les frondaisons alarmistes du corps cadavérique s'émonderont sans guérir ce qui meurt par la poésie : ajout à la prescription *d'inhibiteurs sélectifs de la recapture de la sérotonine* sans pour autant que perdure le contexte de toutes les villes où j'ai habité depuis mon enfance malheureusement misérable ; le palindrome « ressasser ». à tout de suite sa mère. je suis l'altitude dans tes promesses pas tenues. effectivement. qu'on se le tienne pour dit (et à jamais).

*

ma poésie est un labyrinthe pour les révolutions du silence car la pensée vivement réfléchie au moment de la coucher sur papier ne cherche pas nécessairement son chemin : elle me cherche moi.

Littoral

MÉLANIE VIAU

**

Je suis métisse
J'ai froid à l'intérieur des yeux

**

Je ne pourrai jamais
trahir
cette morsure béante

Résilience est un mot de riche

**

Je dois reconduire ma servitude
tailler mes rires
sur les leurs

**

Enfant de l'hydre
les murs ne cesseront-ils de trembler
dans mes bras

**

Quelque part quand j'ai peur
je sens le français
quitter ma voix

**

Je ne regrette pas d'avoir haï
il fallait bien que quelqu'un le fasse

comment devenir une reine

ÉLÉONORE MEUNIER

2014

coupures ecchymoses lambeaux de
vêtements
pulsations erratiques

ça fait mal
et peur je me
chloroforme les pensées
pu capable de crier de
cogner griffer

des siècles et des siècles sous la douche
à frotter purger
ça saigne

c'est moi qui paye le surplus d'hydro

2017

ils disent que mes amies « se sont me too » partout
trop de confessions sur
le news feed
819 640 4479 du bout des doigts
ça sonne j'ai de la difficulté
à respirer

refresh

sa face en gros à travers les *hashtags*
reines de la bravoure je
raccroche
avant que ma mère réponde

2018

le raccourci à 23h

conne.

l'asphalte m'écorche la peau les cailloux s'enfoncent
dans mes joues

la même voix *t'as parlé à la police criss d'hypocrite*

t'avais fucking aimé ça

mon corps se punching bag se plie craque je pense que
je meurs

ce soir

une attelle au genou pendant 6 mois de justesse éviter
l'opération

je suis juste tombée dans les marches

2019

reconduire l'ordonnance de protection
*c'est bon pour 2 semaines sinon faut aller
en cour mademoiselle*
j'essaie de recycler mon vieux courage

j'espère arrêter
d'avoir peur

2020

après mon anniversaire sur
le perron de l'oratoire
of all places
j'ai oublié ma frayeur
même s'il faisait noir

peut-être que je suis une reine moi aussi

Débris d'amourette

CHARLES-WILLIAM BRIÈRE-GAUDET

sa salive à la framboise
orne dents
bouche menton
lèche l'ouverture de ta chemise
inonde le creux de ton torse

mains perlent
contre cuisse contre vitre
étreignent peau buée

doigts bleus bourgeons
tressent les cils de tes mamelons
relient tes grains de beauté

en ton bas-ventre remuent des insectes
avidés d'un philtre glauque
habitent couilles cul gorge tempes

son bras à ton cou
hameçon charnu

ramper râper
coudes et genoux
d'une langue à l'autre
sourdre, écarlate
de ton intérieur

prier qu'il se gave
de ta fumée
t'en souffle
au visage
les vapeurs sucrées

te gobe par sa gueule
membres incongrus
mâchés décousus crachés
sur l'asphalte
morceaux baveux

en concocte
une gibelotte parfumée
à consommer à même la gencive
à pouchepouter sur les poignets
à jeter aux vidanges

tu veux le croire capable
de te dépecer
par son œil ardent
jaloux

pourtant il s'obstine
panse tes bobos
avec ses mots échos
lace vos souffles, les noue serrés
tend cœurs et becs en guirlande
entre tes clavicules

farde-toi
garçon
maquillage plastique
et tisons

Genet ne jouait pas à la marelle

VALÉRIE DUNN

Après l'école. Dans une ruelle où la mauvaise herbe foisonne les fissures de l'asphalte brisée et où les bacs à ordures débordent.

Marion

T'es en retard.

Lily

Y'arrêtais pas de me demander où j'allais, y'voulait pas me laisser sortir.

Marion

Pourquoi tu fais pas comme moi ? Dis que je t'aide à apprendre tes tables de multiplication.

Lily

C'est ça que j'ai dit ! Y'me croyait pas parce qu'on est vendredi.

Marion

Faque t'as dit quoi ?

Lily

Rien.

Marion

De quoi rien ?

Lily

J'ai attendu qu'y aille dans'douche pis je suis partie.

(Un temps.) J'm'en fous, c'pas mon père.

Marion

T'es sûre ?

Lily

Ouais, vite, y'faut se dépêcher. J'ai pas beaucoup de temps.

Elle sort de son sac à dos un manteau et le donne à Marion.

Celle-ci lui donne à son tour un veston et un sac à main.

Marion

T'as les bouteilles ?

Lily

Ouais, tiens.

Elle sort une quille de bière vide. Lily garde une bouteille de vin rouge, également vide. Un temps, puis les jeunes filles enfilent solennellement les vêtements qu'elles ont échangés. On devine des morceaux de linge trop grands pour elles, appartenant à leurs mères respectives.

Lily

T'es prête ?

Marion

Ouais, go.

Elles se regardent un moment. Puis, toujours de manière très solennelle, elles miment de boire de l'alcool.

Lily

T'es laide.

Marion

T'es sale.

Lily

T'es laide quand tu bois. T'es laide quand tu pleures.

Marion

Ça sent mauvais. Les tapis, les draps, ton linge, ta peau. Tu pues, m'man.

Lily

T'es petite ! Pis t'aimes ça être petite... Limace !

Marion

Y'a des déchets partout. Dans'cuisine, le salon, le couloir, dans ton cœur...

Lily

T'es tellement petite que ton gros chum pourrait t'écraser comme une mouche.

Marion

T'as même pas de cœur.

Lily

J'aimerais ça qu'il t'écrase pour de vrai.

Marion

T'as même pas de regard, pas de sourire, pas d'bouche, juste du vomi...

Lily

T'es pas une vraie mère.

Marion

T'es vide quand t'es saoule. J'haïs ça le vide.

Lily

Vermine !

Marion

J't'aime pas.

Lily

P'pa a ben faite' de te laisser.

Marion

J'veux pus' jamais voir ton visage vide de mère
dégueulasse.

Lily

J'vais te laisser, moi aussi.

Marion

Je veux partir.

Lily

Je veux partir.

Marion

Je veux partir !

Lily

Je veux partir !

Un temps. Elles élèvent leurs bouteilles dans les airs comme pour les fracasser contre le sol. Soudain, on entend le bruit d'une porte qui claque.

Marion *sursautant*

Ça venait de chez vous, ça ?

Lily

J'pense pas... On s'en fout, vite, on continue.

Marion *en retirant son manteau*

Non, on arrête.

Lily

Ah, fais pas ta peureuse ! Je l'ai même pas encore insulté, je voulais y'dire qu'y est...

Marion

Plus tard.

Lily *déçue*

Ah ! T'es plate...

Elles retirent leurs vêtements et reprennent les morceaux qui leur appartiennent.

Marion

Tu diras que je t'ai fait réviser pour le test de la semaine prochaine.

Lily

Ouais, ouais.

Marion

Promets-moi que c'est ça que tu vas y'dire.

Lily

Promis... peureuse !

Elles sortent en courant.

ceci n'est pas une pipe

DANUS

école buissonnière dans les pubis du parc laf j'enterre
à genoux mes cicatrices d'enfance sous le tapotement
des mains fermes good boy just like that les joues
pleines de sourires étrangers la trachée gouffre
d'espoirs juvéniles on félicite ma bonne conduite
cruise control all night long jusqu'à l'arrivée du jour
ou des cops avant de m'abandonner piétiné en no
man's land

gin ou anguille sous rock what's your little name la
permission dissoute au fond des verres de contact une
main sur la cuisse pour réprimer mes réflexes de fuite
et l'arrière-goût de mauvais présages en bouche à
bouche i like how you taste dans une langue qui
commande la suite room 69 be there or be scared alors
j'obéis too high dans l'ascenseur jusqu'à la porte
knock-knock-moi fort que j'en oublie mon nom l'anus
et les pupilles dilatés je serai celui que tu baptiseras
jusqu'au black-out

traversé comme un vestiaire public où se retirent les
dossards adverses le temps d'une golden shower
d'après-match tinder les photos de profils ne révèlent
que les good sides des hommes jamais le négatif des
chambres noires dans lesquelles j'égare toujours mon
amour-propre tandis qu'on me lave à l'aveugle en
insistant sur les zones grises le safe word se dilue dans
l'urine des autres

you up trois heures du mat un monstre discret dans le
garde-robe j'évalue la distance entre le pubis et
l'amour à 800 mètres mes pieds font leur bout de
chemin sous les veilleuses de trottoir i'm here devant
le donjon rue chabot tourne la poignée roulette russe
une odeur de top et de cire chaude j'ignore dans quoi
je me suis embarqué mais get in the swing prends-moi
pour acquis par les hanches plus haut plus haut juste
pour le plaisir d'être bercé à nouveau

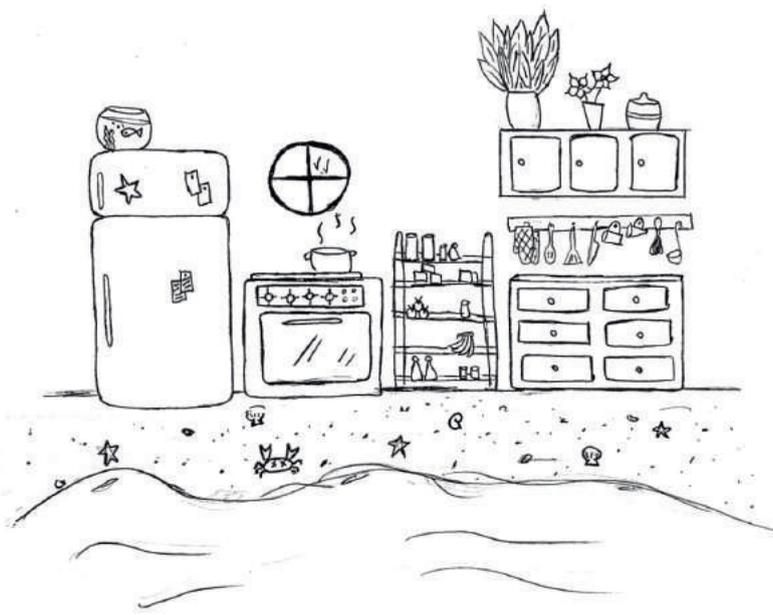
take it in the bussy à quatre pattes sur le lit le corps
anamorphique celui qu'on regarde à l'envers la face
dans l'oreiller et la queue entre les jambes pour forcer
l'apparition d'une bonne petite chienne doggystyle et
liasse au cou je ne suis qu'un trou l'abîme qu'on met
pour se purger de ses envies incestueuses catharsissy
boy make me scream my own name et je t'achèterai
peut-être une carte de fête

paquet d'os à rabais qu'on s'échange en fin de soirée
dans son plus beau complet je retourne la face cachée
des cravates business ou superman les hommes les
vrais se tiennent le pénis debout en cercle autour de
moi give head or give up comme seules instructions de
survie alors je m'offre en tournée de cumshot pour
souligner mes seize ans

un doigt deux doigt on me ventriloque m'accorde la
voix mais les crescendos ne sonnent pas juste fuck
you're so tight que je peux à peine m'habiter la gorge
serrée et la main sur la tête pull the string of my hair
en marionnette obéissante qu'on rembourre de paroles
creuses dans le cul sans fond throw a fist make a wish
jusqu'au poignet avant de m'enfiler comme un costume
de jeunesse troué

l'effraction déguisée en promesses d'amour on me
bareback-stab comme une tragédie œdipienne le
masque de latex retiré last second je découvre le vrai
visage de ceux qui me bercent twinkle twinkle little
slut j'ai encore des claques à manger avant de
reconnaître la tombée du red flag mais trop tard pour
se défilier the show must go on alors souille-moi si tu
veux je connaîtrai enfin la filiation par le sang

big hung cock dans ma bouche cul de poule on me frappe la lchette comme un gong pour annoncer sa venue et suffoque my throat à coup de bassin marteau qui me cloue le bec j'étouffe le sad reflex en prenant soin de cacher mes dents de lait ceci n'est pas une pipe mais l'image d'un garçon qui cherche encore son air de famille dans celui qu'il appelle papa



Comme *La déesse des mouches à feu* sauf pas de mess pas de dope pis un comportement irréprochable

MARILOU LABEL DUPUIS

J'ai perdu ma dernière dent en plein cours d'anglais de secondaire un ça avait l'air un brin cave j'ai dit I lost a teeth pis le prof m'a corrigée pendant ce temps-là j'avais la gueule en sang pis une dent avec un peu d'bave au creux de ma main j'peux tu juste sortir de la classe merci dans la même veine j'ai eu mes premières règles au Canadian Tire avec le père y'avait pas de fiche pratico-pratique pour ça pas de gadget en spécial pas de truc de boîte à outils pas de commis achalant-e pour lire ma détresse comme un manuel d'instructions remarque j'y ai jamais dit au père parce que j'avais ben compris qu'il fallait que j'me gère toute seule à partir de là.

Manteau rose chapeau rose foulard rose
mitaines roses j'pas sûre d'avoir consenti à
cette orgie monochromatique j'ai certainement
pas consenti à me faire appeler fraisinette
secondaire deux j'ai troqué le rose pour ma
fidèle froque kaki merci maman de m'avoir
forcée à la prendre deux tailles trop grande
quatorze ans plus tard elle s'est déteindue
élimée s'est ornée d'un carré rouge d'une patch
orange en solidarité avec les Wet'suwet'en puis
d'un rond vert à la Ultimatum 2020 mais elle
est toujours là et c'pas exagéré de dire que j'me
suis trouvée d'dans parmi les slogans de manif
et les vieux kleenex.

Mes premiers vodkas jus d'orange dans le garage chez Raph cadeaux d'une emo qui connaissait pas ses proportions mais j'suis pas saoule là juste un peu feeling regardez j'peux compter jusqu'à dix en espagnol uno dos tres cuatro cinco seis siete ocho nueve ocho à cause vous riez allez chier bon whatever on passe à la bouteille qui tourne vers Kev David JM ça veut dire qu'on doit s'frencher vers Flo Jess Marie mais pas les filles non non non je frencherais jamais une fille voyons je suis pas ce genre-là je suis une fille comme y faut même si j'écoutais du t.A.T.u quand j'étais jeune.

Fraisinette a été exorcisée dans un bûcher de fin d'année parmi les travaux pis les examens elle a été remplacée par une ado qui se prend trop au sérieux depuis que son ex lui a refilé la mono pis qu'elle a passé l'été de ses seize ans en d'dans à écrire pis à faire boomerang sur des locations vidéos ben oui toi y'a fallut que j'prenne un break de mon adolescence j'peux tu te dire que j'ai comploté mes évasions et mes plans foireux watch la rétrospective de cette année-là pis après rembobine-la ça va être comme me regarder résoudre tous mes problèmes et vivre happily ever after de manière très hétéro j'dis ça j'dis rien mais c'pas étonnant qu'astheure j'préfère les films d'époque semi-dépressifs mettant en scène deux femmes queers.

Vraiment j'ai eu une fin d'adolescence comme *La déesse des mouches à feu* sauf pas de mess pas de dope pis un comportement irréprochable si t'exclues les fois où j'ai bu l'alcool clair des bars familiaux pour le remplacer par de l'eau la fois où j'ai foxé le gala de secondaire cinq pour perdre ma V card avec Marie la fois où j'ai prank le séminaire un peu trop fort pis causé un reflux d'égout dans toute l'école la fois où j'ai drifté en Civic dans l'cul-de-sac su'a belle neige molle jusqu'à ce que la police rapplique la fois où j'ai fait un hit and run dans la cour de mon ex pis la fois au chalet où on a fait de la poudre toute la nuit mais ça personne est au courant.



Drame d'hiver

LAURIE DAOUST-ST-JACQUES

Tu te réveilles d'une sieste qui t'a plus épuisée qu'autre chose. En position fœtale sur tes draps faits, tu maudis ta chair à sang froid, endurcie par les nuits de solitude près d'une fenêtre mal calfeutrée. Tu laisses pendre ton pied glacé au-dessus du radiateur. Janvier ne t'aura pas à l'usure, ta mère t'a appris à raccommoder les vieilles choses.

Tu te traînes hors du lit jusqu'à la céramique froide de la cuisine. Tu avais mis du café sur le feu, maintenant il est bouilli. Tu retiens tes larmes et disparais dans la salle de bain hors de la vue du public. On entend le *floc* du café gaspillé dans la toilette. Le micro-ondes indique l'heure fatidique. Il faut que tu partes, mais l'appel de tes draps tiédi par la sieste retentit dans l'air figé. Ils te roucoulent votre romance favorite, à savoir qu'ils sont doux¹ et, surtout, exempts d'un homme

¹ Faite en Inde de coton 100 % biologique et certifié par le *Global Organic Textile Standard*, cette literie composée d'un drap plat, d'un drap-housse et de deux taies d'oreiller est confortable pour ta peau et apaisante pour ta conscience. Tu les laves uniquement au cycle délicat et les sèches à basse température. Une fois, tu les as repassés,

qui les aurait souillés. Tu leur céderais si tu n'étais pas porteuse d'une mission bien spéciale ce soir : il te faut quitter celui à qui tu croyais te conjuguer et, si besoin est, enfanter le fruit de ton érudition et de son éloquence. Mais voilà que tes règles ne s'accordent plus aux siennes, que vos modèles divergent. Il te faut, oui, mûrir dans le célibat, couvrir tes vieilles passions qui ne l'excitent plus.

Sourde aux supplications de tes draps, tu te résignes à le rejoindre. En attachant tes bottes, un lacet se brise et te reste dans la main. Ton gant gauche est troué au bout de l'index. Tu retiens à nouveau tes larmes. Tu cherches tes clés pendant un moment, rages pendant le suivant. Tu te dis : *Tout m'afflige et me nuit et conspire à me nuire*. C'est sur ces mots de Racine que tu claques la porte et disparais dans la tempête de neige. Le silence réinstaure son règne. Sous le lit, on voit tes clés dormir dans la poussière.

L'alexandrin tournant en boucle sur ta langue comme un baiser prolongé, tu songes au rendez-vous qui t'attend, une armée de flocons cinglant tes yeux chaque fois que tu lèves le nez. La pauvre affligée que tu es n'aurait pas dû sortir ce soir : un lampadaire

mais jamais, même sur ton lit de mort, tu ne l'avoueras.

s'éteint sur ton passage. À peine franchis-tu le seuil du bar que se trament des conspirations contre toi. L'assemblée te juge, on te réduit au drame. Tes yeux balayaient les tables et s'arrêtent sur le futur célibataire. *Tu le vois, tu rougis, tu pâlis à sa vue.* Racine ne t'est d'aucune aide, tu passes devant l'homme et poursuis ton chemin au fond du bar, visage rasant le sol². Voilà que notre pauvre héroïne s'engouffre dans les toilettes des dames et se dérobe à nos regards. Il lui faut un peu d'intimité. On l'imagine transie et brûlée, penchée au-dessus de la cuvette, son jeu perdant de son esthétisme léché.

L'homme, pour sa part, pianote sur son téléphone et sirote sa pinte en l'attendant. Il a tout de l'artiste maudit qui écrit de la poésie dans son lit tard dans la nuit, celui qui embrasse doucement la couverture de son carnet quand l'émotion le submerge³. Jamais retenu par une maison d'édition, notre Rimbaud des temps modernes a plafonné aux micros ouverts et à

² Sans le dire, on le pense : *Si tu le haïssais, tu ne le fuirais pas.*

³ Force est de préciser qu'il s'agit là d'un registre dramatique tout autre que celui de notre protagoniste. Ceci ne répond pas d'un fait, mais d'un constat par mesure de précision. On ne déduit rien d'autre sur lui.

l'autopublication. Sous le couvert de sa docte ignorance de poète élitiste, il déplore certaines traditions obsolètes qui ne veulent pas mourir.

La porte des toilettes est toujours fermée. Le brouhaha des clients, le choc des verres et le crissement des chaises sur le plancher enivrent le public. C'est long. Rimbaud s'impatiente. Peut-être que notre héroïne essaie de se trouver un air innocent, comme si elle n'orchestrerait pas cette rupture depuis des semaines déjà. Elle ne devrait pourtant pas en faire tout un plat : sa petite histoire ne marquera pas le monde, encore moins la littérature.

Tu surgis soudain des toilettes d'un pas vif, moins innocente que paniquée. Tu t'assois en face de Rimbaud et constates avec soulagement qu'une pinte t'attend déjà. Ton manteau toujours sur le dos, tu en vides la moitié d'un trait puis respire un grand coup. Rimbaud te sourit, ses yeux errant sur ta bouche. Un ange passe. Encore une fois, Racine te souffle tes pensées : *Ciel ! que lui vas-tu dire, et par où commencer ?* Ta piètre performance n'aurait pas même dû fouler les planches du plus profane des théâtres.

Derrière le bar, frottant distraitemment un verre, le serveur vous observe depuis un moment déjà. Tu ne

l'as pas charmé, mais ton entrée l'avait intrigué, un certain air piteux se trahissant par ta botte lousse et tes yeux molestés par la tempête. Il sait maintenant que vous n'êtes pas amoureux, pas toi. Tous les couples qui ont échoué dans ce bar au fil du temps ont aiguisé sa sensibilité pour ces choses-là. À quelques tables de la vôtre, ça pue l'affection et la tendresse, des cœurs chauds suant l'amour par tous les pores. Voilà que ce serveur t'aperçoit ouvrir et fermer machinalement la bouche comme un poisson hors de l'eau. Des mots se forment, tu prends de l'assurance, Rimbaud se rétrécit. D'un coup, tu le pointes d'un index ganté — celui troué à son bout. Rimbaud suit des yeux la petite boule de chair ainsi exposée, un peu hypnotisé. Tu ne termines pas ta phrase, tu cherches tes mots. Tu dois être émue. Cette soudaine fragilité ne nous concerne pas, si bien que ton public détourne le regard, le serveur aussi.

Au même moment à la fenêtre, quelque part derrière le rideau de neige, un ivrogne titube du trottoir à la rue avant de se faire percuter de plein fouet par une voiture. Ambulanciers et policiers arrivent à tour de rôle devant le bar qui se trouve dès lors aux premières loges du funeste accident. Les yeux rivés au-dehors, tous les clients tentent de démêler l'action des

bourrasques de neige. Toi et Rimbaud ne remarquez rien, trop absorbés par votre propre tragédie.

On ne saurait dire ce qui s'est passé entre vous, mais on craint fort que votre échange ne se soit déroulé comme tu l'espérais. Tu ressors bientôt du bar toute troublée, la mine basse. Se pourrait-il que tu éprouves à présent du regret pour cet homme pourtant raté ? On ne prétend rien. Personne ne le sait, peut-être même pas toi. Perdue dans tes pensées, tu te dérobes aux badauds attroupés autour de l'accident en te promettant de retrouver le confort des traditions. Si tu te retrouves victime à nouveau, ce ne sera jamais plus de ces amours trépidants d'aujourd'hui.

À ton retour, les flocons te laissent tranquille. En revanche, complice du vent, ta porte déverrouillée s'est entrebâillée. Un petit monticule de neige t'attend dans ton entrée refroidie, blanc et soyeux comme tes draps de coton.

Arracher les Faux-Cils

ELENA DAKKA

La semaine dernière, j'ai volé un paquet destiné à mon voisin de palier. Ça faisait deux jours que personne ne l'avait récupéré et la tentation était trop forte. Je me suis cachée dans mon appartement pour l'ouvrir.

C'était une bible.

Mauvais signe.

Je ne saurais pas dire pourquoi, mais ça m'agresse vraiment quand les gens boivent du café chaud avec une paille.

Le silence de la nuit m'effraie. Des bribes de phrases en profitent toujours pour se glisser au creux de mon oreille. Quand le monde se calme, mes souvenirs

choisissent souvent ce moment pour me crier dessus. J'ai donc décidé de couvrir le vacarme du passé par des mots et des sons que je finis par ne plus entendre. En général, mon choix s'arrête sur des chansons des années 2000. Je chante à tue-tête des classiques de Céline pour hurler plus fort que le silence. Les étoiles me chuchotent souvent de me taire.

(et parfois ma mère aussi, ça la réveille quand je chante trop fort)

Mon père m'a fait croire que chacun de mes cils pouvait exaucer un vœu. Il avait l'habitude de ramasser les cils qui tombaient sur mes joues et de les tenir entre son pouce et son index. Il faut souffler dessus, qu'il disait, sinon le vœu ne se réalise pas.

J'aime penser que j'ai des milliers de vœux qui s'accrochent à mes paupières et qui attendent leur tour.

J'ai calé ma table de chevet bancale avec la bible volée.
J'ai débalancé mon karma, c'est certain.

Je lui ai envoyé un message il y a 17 jours. Il l'a ouvert
il y a 28 minutes. C'est quoi les chances qu'il soit
follement amoureux de moi ?
(aucune, nos signes astrologiques ne sont absolument
pas compatibles)

Ça fait trois jours que je m'occupe de la plante de mon
amie Sarah et elle est encore en vie. Je l'arrose
quotidiennement, lui donne un supplément de
vitamines spécial-plantes et lui raconte ma journée
avec trop de détails, pour la faire sourire.
Je pense que je suis prête à avoir un enfant.

Une fille de ma classe m'a demandé comment mon
père est mort. Je me sentais d'humeur comique alors

je lui ai dit que je l'avais tué. Elle m'a lancé un regard horrifié avant de changer de place. Maudite question conne.

J'ai couché avec lui. Il n'est aucunement amoureux de moi.

(les planètes m'avaient prévenue, mais je me suis entêtée à choisir le mauvais signe astrologique)

Quand mon père est décédé, je me suis arraché les cils un par un. Je pense qu'ils étaient tous défectueux parce qu'aucun de mes vœux ne s'exauçait. Même quand je suivais les instructions à la lettre (pouce-index-souffle). J'ai décidé d'investir dans les faux-cils. C'est moins douloureux.

J'ai fini par tuer la plante de Sarah.
J'en veux pas d'enfants de toute façon.

J'ai l'habitude de mettre du mascara waterproof, mais j'en avais plus ce matin et il pleut et j'ai de grosses traînées noires sur mes joues et les gens dans la rue pensent probablement que je pleure en public. Je ne suis pas une fille instable, je ne pleure jamais dans la rue. Je me cache toujours dans ma douche quand je dois laisser mes larmes aller.

À chaque fois que je vais chez ma mère, elle m'épluche des fruits. J'engloutis des quartiers d'oranges et elle essuie le jus sucré qui coule sur mon menton (ça m'arrive vraiment souvent de vouloir redevenir une enfant).

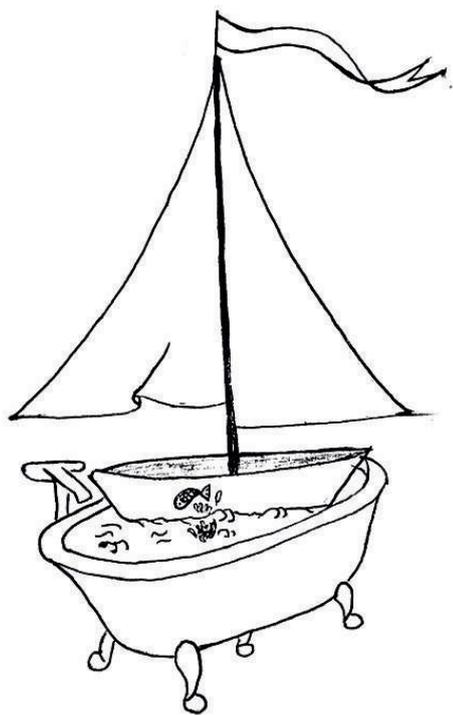
Je me surprends souvent en train d'haleter de
chercher mon souffle est-ce que je
suis en train d'agoniser ?

J'ai re-couché avec lui, on dirait que j'ai besoin de faire la même erreur plusieurs fois. Je l'aime un peu, beaucoup, à la folie et lui se prélassait dans le pas du tout. Mais je continue de m'accrocher aux miettes d'intérêt qu'il m'offre.

Quand je m'endormais dans la voiture en rentrant de l'école, mon père faisait toujours quatre-cinq tours de voiture de plus. Il voulait prolonger mon sommeil improvisé. C'est ma preuve d'amour préférée, je crois.

J'ai pris trois moyens de transport en commun variés pour aller voir la tombe de mon père. Dans le dernier bus, une vieille femme pleurait à côté de moi. J'ai changé de place, ses émotions m'ont fait éternuer quatre fois de suite. Toutes les tombes avaient des fleurs fraîches. Je me sens mal, j'ai oublié d'en acheter. J'ai fouillé les profondeurs de mon sac et j'ai trouvé un vieux rouge à lèvres légèrement sec. J'ai dessiné un

cœur tremblant à côté de son nom gravé. Je ne pouvais pas partir sans lui laisser une trace d'amour. Je ne comprends pas vraiment ce que je dois faire devant une tombe. Mes yeux se sont remplis d'eau. Pas vraiment par émotion, j'avais juste un cil dans l'œil. C'est un signe.



nuit – Providence

LÉNAÏG CARIOU

*(Silence de la nuit –
Kae Tempest, volume maximum)*

I am eclipsed I am elsewhere
nuit – accent épais –
alentours de Londres – iel
fume dehors – balcon, vue
sur parking / balcon,
vue sur arbre dénudé,
Rhode Island – lignes
jaunes . au centre de la
route . goudron craquelé
– câbles électriques – pulse –

Awake *awake* souffle
jusqu'à . ce . que
l'envie . de . vomir
ne l' emporte
– inconscience / lourde –
all right *all right*
réveil : goût
de cigarette froide

beat rapide . corps courbature
la route avance - la ville
est vide / fumée dans la nuit
/ odeur du givre / une voiture
passe - silhouette - silhouette
/ hors du monde / vin noir
comme . une . ancre

I see it from above
sirènes – gyrophares – rien
kaleidoscopic visions – la lueur
rouge . du tabac . qui brûle
dans l'ombre / les marches
en vieux bois / les racines
sous le bitume / la neige nue
tombée - passée . le froid
colonne – vertébrale

to wake up *and love more*
draps gris . froissés
lumière . de la . lune
/ *liquor store* / dos nu /
spectres sur / mur de briques
ocres / hurlement
du ventre . sommeil-oubli

morning sun – le jour
ne . se lève . pas
/ tu vois trouble / essaies d'
articuler . mais ne parviens
toujours pas . tout sombre
/ lignes endormies /
suspendue entre – dessous
/ la chute . interpelée /
et . du . pantin
le – fil

Jauger les possibles

ANAÏS GACHET

Au sommet de la tour HLM, le vent chaud frappe de face et brise les rêves en deux : à gauche, le début des Alpes, à droite, celui de la Méditerranée, à moins que c'en soit les fins — question de perspective. La montagne et la mer se cachent derrière les barres d'immeubles, reliées par un couloir de galets mouillés que l'on appelle Var.

Sur le toit, elle tresse de ses doigts potelés ses cheveux esquintés, jouit du plaisir fugace de museler le désordre ; coiffer sa tignasse, c'est déjà maîtriser quelque chose.

Le Var est le seul fleuve de France coulant en dehors du département qui porte son nom, on le lui a dit à l'école. Face à la frontière d'eau douce qui ne s'appelle pas comme il faut, elle se dit qu'elle aussi se trouve au mauvais endroit, peut-être.

Côté Méditerranée, son regard se pose sur l'aéroport de Nice qui déploie son tarmac ardent sur la rive opposée. Elle creuse un trou dans sa tresse, y glisse un doigt et s'échappe en comptant les avions : Buenos Aires,

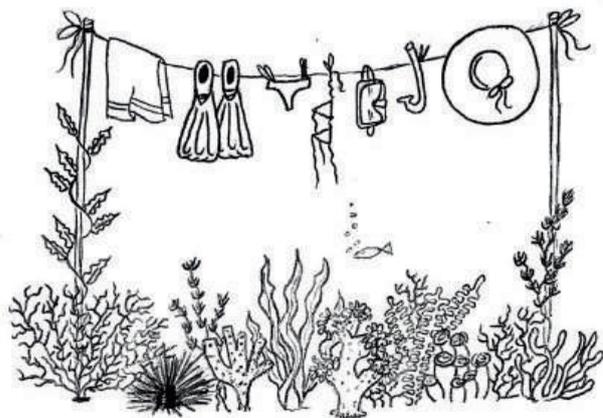
Milan, New York, Caracas, Téhéran... Traverser, puis s'envoler ; c'est toujours de l'autre côté que ça se passe.

Côté Alpes, la brume. Neige lointaine inespérée, elle rêve de mistral et de tramontane, d'air frais au sommet de la tour. Elle suinte sous l'inertie, un bonnet de laine en plein été sur sa *gouffa*.

Dans ses pensées, elle part... Remonte le courant pour se rafraîchir, suce les galets, pompe le Var de tout son jus, le traverse, seule, à pied — comme une grande — recrache les eaux sur le territoire qui porte son nom. Elle grimpe dans un avion pour visiter l'ailleurs, la tresse entre le pouce et l'index, toujours. Elle quitte la Côte d'Azur et sa frivolité, laisse derrière les paillettes hors d'atteinte du *star-system* défilant chaque deuxième quinzaine du mois de mai sur la croisette... Puis se cogne au présent. Dans l'air salin s'entrelacent, tels ses cheveux tressés, inertes, des mondes inverses : yachts de riches et scooters trafiqués, flocons de joie et barrettes de shit afghan, jet set et caillera, s'excitent et coexistent, sous la lune décroissante. Les aiguilles de sa *Flik Flak* flinguée pointent vers le douze ; elle devrait redescendre par la cage d'escalier — l'ascenseur est en panne — et essayer de dormir d'un sommeil sans rêves. Plus rien à faire, elle et le fleuve n'ont plus rien à faire ici. Lui, menu

larcin d'eau et de pierres, semble toujours à sec ; son eau se faufile si bien entre les cailloux, qu'à vue d'œil, on n'en voit que les os. Elle, tue le temps sur le toit et contemple le spectacle désolant des Alpes qui n'ont plus de suc pour alimenter ses songes rugueux, irréguliers.

Un jour, c'est sûr, elle partira. Mais comme le Var, elle hésite toujours avant de se jeter à l'eau. Elle nage où elle a pied, toise longuement les paquebots qui partent en Corse puis remonte au septième, régner solitaire.



Les pimbinas

ELISABETH NÉRON

je cueillerai
des pimbinas
 je pêcherai des arcs-en-ciel
 dans la rivière derrière chez nous irons
cueillir les étoiles au fond des eaux
patiner jusqu'au fleuve
 à travers les peaux de lièvre
 croiser un loup une perdrix
 une pensée encore en vie

je dessine
les oiseaux que tu n'auras pas vus
dans ta dernière descente vers l'alphabet

te savoir
si près de l'eau
tes yeux piquent
les poissons n'ont
jamais écrasé
tes fleuves en peine

savais-tu
que les paupières
se laissent bercer
par tant de songes
aux rives tranquilles

à croire
les cigales nous
voguons tout droit
vers l'éternel puits
vidé de toute
son âme

la terre est à sec
ses veines en silence

j'espère que les rivières sauront trouver
en nos larmes tendres
la force de respirer

et peut-être qu'il faut se trouver l'été

FRÉDÉRIQUE GOSSELIN

selon moi c'est l'interdit nos mots nos lèvres
qui veulent juste s'entrechoquer se mordre
se connaître l'impossible
je crois pas à ces coïncidences-là
le temps de se péter la gueule les trottoirs gelés
mais y'a pas juste ça
encore
anticiper mes vêtements d'hiver
par peur de t'y trouver

c'est sans effort
les larmes me coulent des yeux c'est le vent
c'est sûr ça doit c'est pas
ton bord du lit jamais défait les frissons
sur ma peau salée frôlant ces nouveaux corps
désuets déconstruits résilients toujours tracés
dans le mien
comme sur les autos givrées de brume

dans les ruelles mes ongles creusent
je trouverai les façons de parler
des cordes à linge qui pleurent

c'est pas obligé d'être triste
dénouer les liens de notre grandeur

malgré tout (répéter)
je suis
ma propre maison

j'ai fait une troisième liste celle de nos défauts
ça me perle aux bords des yeux la peur
m'accrocher à la dévastation

j'ai pas les rides qui plissent tu sais celles
attrapées à rire non moi j'ai le sel des parapluies
qui me cassent dans les mains les gouttes
déconstruisent

à coup de devine
mon nom
mon âge
mes mots entends-tu
la dissonance



[P]

Revue littéraire

lepied.littfra.com



L'intérieur de ce document est imprimé sur un papier certifié Éco-Logo, blanchi sans chlore, contenant 100 % de fibres recyclées postconsommation, sans acide et fabriqué à partir de biogaz récupérés.
Cette revue a été mise en page avec le logiciel libre Scribus, version 1.4.6.